



Sentiers de foi.info

Vol. 3 n° 5 / 12 décembre 2007

WWW.

Journal Web
bimensuel
indépendant
qui vise à faire
connaître
des parcours
et des lieux
où se vivent
des expériences
humaines
et spirituelles
novatrices.



© Lucie Brousseau et Jérémie Laliberté, 2007.

Pour vous abonner
ou nous joindre
(418) 874-1991
1 866 874-1991
info@sentiersdefoi.org
www.sentiersdefoi.info
Abonnement gratuit.
*Contribution volontaire
suggérée.*

Votre appui nous est
essentiel. Pour votre
contribution ou un don,
joignez-nous. Un reçu
de charité sera émis.

Comité éditorial
Rédacteur en chef
Gérard Laverdure
Secrétaire de rédaction
Ghislain Bédard
Représentant du C.A.
Michel-M. Campbell

Collaboration
Caroline Barré
Isabelle Bisson
Lucie Brousseau
Jean-Philippe Perreault
Yves Rochette

Photographie
Lucie Brousseau

Conception graphique
Ghislain Bédard

ISSN 1715-8370
© 2007 Sentiers de foi
Tous droits réservés

Itinéraire

Le CAP Saint-Barnabé : de l'isolement à la fête

Le « CAP » est comme une grande famille où chacun peut trouver sa place, avec un nom et un visage reconnu. À la table familiale, on peut manger à sa faim : de bons repas, de l'amitié, du sens, de la dignité et de l'espoir. [p. 2]

Perspectives

Compassion, charité ou justice?

Guignolées et paniers de Noël ne nous empêchent-ils pas d'aller aux causes de la pauvreté? Ne faut-il pas passer de la charité à la justice sociale? [p. 4]

Intériorité

La terre offre une grotte à l'Inaccessible

En préparation à cette grande fête universelle de la Nativité, nous vous offrons une hymne poétique de la liturgie russe orthodoxe. Pour que notre Noël ait de plus en plus les horizons de la Terre... [p. 3]

Actualités

J'ai mal à mon Église!

Cette lettre d'une femme engagée, adressée à Mgr Ouellet, a été envoyée le 7 novembre dernier aux médias pour publication, sans suite. En ce temps de Noël, voici des propos vifs dont la teneur est pleine d'espérance. [p. 5]

Ressources

Pour aller plus loin ou pour satisfaire votre curiosité

Des activités diverses et des ressources pertinentes. [p. 8]

Le CAP Saint-Barnabé : de l'isolement à la fête

Le « CAP » est comme une grande famille où chacun peut trouver sa place, avec un nom et un visage reconnus. À la table familiale, on peut manger à sa faim : de bons repas, de l'amitié, du sens, de la dignité et de l'espoir.

par
Gérard Laverdure
sdf.info

Jeannelle Bouffard, la fondatrice du CAP Saint-Barnabé – « CAP » pour Carrefour d'alimentation et de partage – a longtemps été agente de pastorale dans le Centre-Sud de Montréal. Elle a toujours pratiqué la solidarité avec les exclus de notre société. D'entrée de jeu, je lui demande : *« Qu'est-ce que vous vouliez faire avec les personnes appauvries du quartier Hochelaga-Maisonneuve? »* Elle me rappelle les questions de départ : *« Nous avons constaté, en équipe pastorale paroissiale, que les gens du quartier s'appauvrissaient de plus en plus. [...] La vie des gens de notre milieu, c'est la survie à longueur d'année. Cela absorbe toutes leurs énergies. Ils se retrouvent socialement disqualifiés, sacrifiés. Ils n'ont pas d'histoire pour s'accrocher à l'espoir. Ils n'ont pas d'avenir. À partir de là, pouvions-nous offrir une solution de rechange au dépannage qui respecte la dignité des gens? Pouvions-nous augmenter leur pouvoir d'achat pour se nourrir? C'est tellement humiliant de toujours quêter. Pouvions-nous avec eux retrouver de la fierté, du sens à la vie, de l'humanité dans nos relations? »*

Pour y arriver, dans un premier temps, l'équipe a choisi la formule du « magasin-partage » où les membres paient une partie de l'épicerie et choisissent eux-mêmes les produits. Mais il fallait aussi un lieu où chaque personne serait accueillie dignement et écoutée, un lieu de rencontre où elle pourrait découvrir ses talents, se responsabiliser et participer à la vie communautaire. Le virage s'est pris lorsque l'équipe a acheté l'église Saint-Barnabé et l'a réaménagée. Alors, elle a pu accueillir à bras ouverts itinérants, sans-emploi, mères monoparentales, personnes atteintes de dépendance ou de maladie mentale et isolées. Très tôt, le CAP a desservi les cinq paroisses du territoire, c'est-à-dire beaucoup de monde. Comment apprendre à vivre ensemble dans le respect? Comment apprendre à s'aimer, soi-même d'abord, puis les uns les autres? Tout un défi!

Pour ce faire, le CAP organise un souper communautaire toutes les deux semaines où les membres fraternisent et discutent des enjeux de justice sociale. Jusqu'à 75 personnes y participent. L'équipe d'animation se rencontre toutes les semaines. Des formations sont offertes. Le CAP s'organise pour répondre aux besoins divers : comité d'action citoyenne, de femmes, « d'hommes en marche », d'autofinancement, des fêtes. Il propose même des rencontres de réflexion à l'occasion d'événements comme Noël, la Semaine sainte ou un décès. Des activités à caractère spirituel, dont la participation est libre, sont annoncées au babillard. Pendant la Semaine sainte, au repas du Jeudi saint, près de 25 personnes se retrouvent autour d'un bouillon et de brioches pour réfléchir sur leurs véritables faims et le sens du partage dans leur vie. Au souper de Noël, 200 participent. Madame Bouffard de préciser : *« On a trois gros sapins tout illuminés. On ferme les lumières. On fait silence... Puis on partage nos réflexions : "Pour moi, Noël c'est..." Puis on fête. C'est un party de Noël, mais on prend le temps de s'arrêter au sens. »*

En novembre, c'est le temps de se rappeler les amis décédés pendant l'année. Elle poursuit : *« On les nomme, on apporte des photos, on partage quelques textes de réflexion. Et on chante : "Ils sont nombreux les bienheureux qui n'ont jamais fait parler d'eux, qui n'ont jamais laissé de traces..." »*. Mais au CAP Saint-Barnabé, ils ont un nom et laissent leur trace.

Voici l'exemple de Pierre, un bénévole décédé récemment d'un cancer du poumon. Lorsqu'il s'enfuyait de l'hôpital, il se retrouvait aussitôt au CAP, sa maison, sa famille. Avant son décès, madame Bouffard est allée lui demander : *« Pierre, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse pour tes funérailles? »* Ils les ont préparé ensemble. Après son décès, une vingtaine de personnes se sont rassemblés pour faire mémoire de lui. La responsable a introduit la célébration en disant : *« On va se rappeler que Pierre a été une lumière pour nous. »* Elle a proposé d'allumer une chandelle et de se recueillir en silence. Chants et partage des souvenirs ont suivi. Son décès a été annoncé dans le journal avec sa photo. Un visage! Un nom!

Le CAP
Saint-Barnabé est situé
dans le quartier
Hochelaga-
Maisonneuve, à
Montréal. Il a été fondé
en 1990. Il compte
présentement quinze
employés et une
centaine de bénévoles.
À Noël de l'année 2006,
882 personnes ont pu
bénéficier du magasin
partage. Besoin pour
2007-2008 : 40 000 \$

Pour en savoir plus :
[www.fse.uqam.ca/
milieuxdefavorises/hm/
serie_B/46.html](http://www.fse.uqam.ca/milieuxdefavorises/hm/serie_B/46.html)

Malgré ces avancées, les questions et les doutes ne manquent pas. Elle confie : « *Les blessures sont tellement profondes et permanentes, et la survie prend tellement de place que je me demande, certains soirs chez moi, si je ne rêve pas trop en proposant de manger aussi de la dignité, du sens, de la fraternité, du pardon, de l'espoir. Nombreux sont ceux qui n'en veulent pas et retournent chez eux après avoir bien mangé. Quelques-uns restent pour l'autre menu. Mais il me semble que c'était aussi ça le rêve de Jésus pour nous : liberté, dignité, justice, fraternité. Et c'est de lui que je tiens mon rêve.* » ■

Intériorité



Il est emmailloté de langes,
Lui qui par essence est invisible;
Il est étendu dans une crèche,
Lui qui a affermi les cieux;
Il nous est né petit enfant,
le Dieu d'avant les siècles;
La créature enfante son propre créateur;
Est mis au monde le Suressentiel
et la terre offre une grotte à l'Inaccessible;
L'éternité et le temps s'embrassent.

Texte tiré de
EVDOKIMOV, Paul,
L'art de l'icône
Théologie de la beauté,
Paris, 1970
dans FORTIER, André,
Ce Dieu
au regard poétique,
Montréal, Fides,
1999, p. 71.

Liturgie russe orthodoxe

Compassion, charité ou justice?

Guignolées et paniers de Noël ne nous empêchent-ils pas d'aller aux causes de la pauvreté? Ne faut-il pas passer de la charité à la justice sociale?

par

Lise Lebrun

collaboration spéciale

Lise Lebrun est une femme engagée dans le milieu populaire et communautaire. Elle est aussi impliquée concrètement dans dix conseils d'administration, majoritairement du milieu communautaire. Elle offre aussi ses services à titre de personne-ressource pour des sessions d'analyse sociale.

Je connais le CAP Saint-Barnabé depuis sa création. D'abord banque alimentaire, il est devenu ce lieu de rencontre pour des gens mal pris, en quête de nourriture, de fête et de sens. Je me suis impliquée dans le premier magasin-partage au CAP Saint-Barnabé en donnant quelques heures comme bénévole à la caisse enregistreuse. Cette formule du magasin-partage fait appel à la capacité des personnes de choisir leurs denrées et de contribuer au paiement de la facture selon leurs moyens. Même si cette façon d'aider est porteuse d'une solution de rechange aux paniers de Noël, elle demeure une intervention de services qui essaie d'alléger les conséquences de la pauvreté.

La question reste entière. Pourquoi les familles tombent-elles dans la pauvreté? Quelles sont les causes de cette problématique?

Ce que nous offrons, au nom de la compassion et de la charité, est un dépannage, une aide temporaire et transitoire qui soulage, mais n'a aucun impact sur la réduction et la sortie de la pauvreté. Est-ce que ce geste humanitaire contribue à maintenir les gens dans la pauvreté et à occulter notre responsabilité devant l'abolition de ce cancer qui ronge la vie de milliers de personnes? Est-ce que la charité peut aussi faire appel à la prise en charge, à l'autonomie, à la dignité?

Le passage de la charité à la justice ne se fait pas automatiquement. Du dépannage à la prise en charge, il y a une distance à franchir autant pour les intervenants que pour les personnes concernées. Le *faire pour*, généreux, réconfortant, valorisant, est souvent priorisé au *faire avec*, convivial, respectueux, interpellant. Faire face quotidiennement à la pauvreté est souvent une expérience traumatisante parce qu'elle nous confronte à notre impuissance et qu'elle suscite le réflexe de répondre à l'urgence par le don d'argent, d'aliments et de services offerts unilatéralement. L'urgence des situations sollicite de façon émotive, touche les cœurs, déclenche le geste donateur et met en veilleuse l'analyse et l'engagement dans *la transformation des structures qui fabriquent la pauvreté*.

Où sont les politiques qui favorisent l'accès au travail pour toutes les personnes et familles qui ont besoin d'un salaire équitable? Que font nos gouvernements pour les citoyens et citoyennes fragilisés mentalement et physiquement qu'ils ont sortis des institutions en les laissant sans ressources? Pourquoi les organismes communautaires avec peu de moyens financiers doivent-ils accueillir des personnes vivant des situations de détresse de plus en plus lourdes?

Le CAP Saint-Barnabé réussit à maintenir un équilibre entre la charité et la justice. Il offre des services alimentaires, propose de la formation et du ressourcement, invite les gens à devenir membres et à s'impliquer dans l'organisme. Il ne baisse pas les bras. En alliance avec d'autres groupes communautaires, il dénonce les structures injustes et questionne les politiques qui créent et maintiennent les gens dans la pauvreté. Cet équilibre entre charité et justice est sans cesse menacé par la multiplication des demandes d'aide à court terme et par la complexité des situations.

Que signifie la redistribution de la richesse quand les taxes que nous payons ne sont pas prioritairement acheminées aux personnes et groupes qui ont plus de difficulté à vivre? Comment rejoindre les personnes qui ont peu de moyens et sont laissées pour compte dans une société dominée par la privatisation et le néolibéralisme?

Ce que réalise le CAP Saint-Barnabé tient presque du miracle! Est-ce logique et normal que des organismes communautaires portent à bout de bras les conséquences de la pauvreté créée par les choix politiques que nous faisons. Les gestes humanitaires posés par les organismes et les individus ouvrent un espace à l'indifférence et à la déresponsabilisation quant à la pratique de la justice par la transformation des structures qui sont directement liées à la création de la pauvreté. ■

J'ai mal à mon Église!

Cette lettre d'une femme engagée, adressée à Mgr Ouellet, a été aussi envoyée le 7 novembre dernier aux médias pour publication, sans suite. En ce temps de Noël, nous publions avec joie ses propos vifs dont la teneur est pleine d'espérance.

par
Laurette Lepage
collaboration spéciale

Femme de terrain,
Laurette Lepage a
œuvré au Brésil, en
deux séjours : l'un à la
formation d'animateurs
de communautés de
base; l'autre, en
partageant la vie des
plus pauvres
dans un dépotoir.
De retour au pays,
elle a fondé la Fraternité
de l'Épi au milieu des
exclus du quartier
Saint-Roch, à Québec.
Elle est l'auteure de cinq
ouvrages, publiés aux
éditions Anne Sigier.
Maintenant retraitée,
elle est toujours
engagée.

J'ai 84 ans et, même retraitée dans un foyer d'ânés, j'ai encore un pied sur le terrain, toujours en contact et en communion avec des groupes d'engagement et des personnes marginalisées ou exclues de la société religieusement aseptisée. Et j'ai mal à mon Église! J'y vois un tel décalage entre le message tout de fraîcheur et de liberté de l'Évangile et le discours abstrait, lourd et moralisateur d'une institution qui semble agoniser! Tension interminable et lutte entre le Temple et le Royaume. Le Temple qui désire toujours maintenir le pouvoir, le contrôle et s'imposer à tout prix. Le royaume de Dieu qui est fruit de l'Esprit et qui germe librement là où l'Esprit le veut.

J'étais là, perchée au troisième jubé de l'église Saint-Roch, derrière les colonnes, lors de cette majestueuse fête de votre accession au cardinalat, comme nouvel archevêque de Québec. Un décorum qui faisait un peu folklore en 2003, avec ces panaches à plumes, cette foule bigarrée décorée de mitres, de surplis, de soutanes rouges, violettes ou noires... Des gens de la classe diplomatique et politique... mais aussi des gens ordinaires et des pauvres. Un peuple disparate, sur lequel il faut souvent jeter un « second regard » pour passer sur l'autre rive du cœur et voir au-delà des apparences...

Ce soir-là, la parole qui est restée en moi est celle-ci : « *Repartir du Christ.* » Cela laissait présager un nouveau départ dans un effort solidaire et un engagement concret et contagieux. Mais les discours d'après et les gestes posés depuis ont de quoi nous laisser croire que l'Esprit Saint est en panne autour du concile de Trente... Que fait-il là, lui qui est censé nous donner la lumière pour comprendre et vivre aujourd'hui, dans ce monde en constant changement, ce que le Christ nous a dit, il y a 2000 ans? Si l'Église n'est pas de notre temps, c'est qu'elle n'a pas su s'incarner dans l'histoire et s'ouvrir au souffle de l'Esprit qui passe autant dans la hiérarchie que dans le peuple de Dieu.

Aujourd'hui, notre Église du Québec est en proie à la souffrance et à la détresse. Oui, la foi est en danger! Pourtant, sous les cendres de nos tiédeurs et de nos écarts, couve encore et toujours la braise d'un grand Amour. Mais ce n'est pas en s'accrochant à des formulations périmées ou à des structures inadaptées que l'on rallumera le feu. Aussi, les tensions que nous vivons ces temps-ci ne sont pas une maladie honteuse, mais un signe de santé, de vitalité, une crise nécessaire à un changement authentique de structures fossilisées.

On touche ici au mystère de l'Église. Le Christ l'a voulue humaine, dirigée par l'Esprit Saint, mais comme institution, elle est appelée à s'incarner dans l'histoire en marche. Le monde de 2007 n'est plus celui de 1930. Le changement est une attitude normale dans l'Église-institution et même une attitude nécessaire pour que le message intouchable de l'Évangile soit audible dans le monde de ce temps.

Le concile Vatican II avait mis en lumière le rôle de l'Église comme servante dans le monde et non comme puissance. Hélas, elle poursuit son chemin, toujours aussi encombrée d'appareils, de pouvoir et de prestige, sans manifester beaucoup d'enthousiasme à s'en débarrasser. À part la tiare, que d'oripeaux encore à donner!

Ici, j'aimerais retracer mon parcours qui est celui de beaucoup de Québécoises et de Québécois de ma génération et qui montre le chemin de foi ardu que nous avons dû parcourir pour ne pas perdre souffle dans cette Église. Oui, je suis une vraie catholique de souche, issue de cette génération qui a baigné dans une Église qui gérait toute notre vie et qui avait même son mot à dire dans le choix d'une vocation. Alors que je voulais enseigner un peu avant d'entrer en religion, mon curé m'a dit : « *Non, t'es trop belle, t'aime trop danser, tu vas perdre ta vocation!* » Comment alors ne pas aussitôt « mourir au monde », à ce monde si méchant? C'était l'époque où nous chantions tous : « *Rome a parlé, je crois, je crois!* »

Dans mon enfance, j'ai été catéchisée à plein : j'ai mémorisé avec succès les quelque 300 réponses du petit catéchisme de la province de Québec. J'ai aussi été sacramentalisée à plein : la première

communion, la communion solennelle, la confirmation, la confession mensuelle à l'école (avec le catalogue de péchés pour nous donner des idées à dire au confessional...) et la confession obligatoire si on faisait le « péché mortel » d'aller danser, la messe obligatoire du dimanche, sans compter les vêpres en latin, le mois de Marie, le mois du rosaire, le mois des morts, les neuvaines à saint Joseph, à la bonne sainte Anne et, bien sûr, le chapelet en famille. Il n'y avait pas de choix! C'était la manière de dresser un chrétien. Une religion de peur, de culpabilisation, de dolorisme et d'obligation. À mille lieues d'un Évangile de joie, de liberté, de compassion et d'amour!

Devenue adulte, pendant des années, j'ai tâché, comme enseignante, de transmettre les valeurs qui m'avaient été léguées, jusqu'à ce qu'enfin, on ouvre dans l'Église l'accès à la Parole de Dieu. Dans les années 1940, alors que j'étais religieuse, j'ai dû obtenir une permission spéciale pour avoir accès à la Bible.

Puis sont arrivées les années de préparation à Vatican II, les études à l'université, la découverte de l'exégèse et des genres littéraires, etc. C'est comme si on déposait une chape de plomb pour retrouver un grand souffle de liberté et de confiance en la vie. C'est comme si on arrêta de se regarder le nombril et de sculpter sa statue et qu'on fixait les yeux sur un Dieu amoureux des hommes et des femmes et qui veut devenir « *la respiration de notre vie, notre ciel intérieur, notre soleil caché* », comme nous le dit Maurice Zundel. Devenir des chrétiens habités, des chrétiens au visage de l'Amour.

Un grand vent d'espérance soufflait alors sur l'Église. En 1971, j'écrivais : « *La tâche de la communauté n'est pas d'embrigader, de chercher à convertir les âmes, mais de s'engager avec les hommes et les femmes au plan de l'existence profane, dans une conscience responsable, au service des valeurs humaines et des tâches collectives : la lutte contre l'injustice, la faim dans le monde, la guerre, l'aliénation de l'homme, etc¹.* »

Les adultes d'aujourd'hui ont vécu une époque où toutes les questions avaient réponse, où la vérité était d'emblée du côté du curé et de l'Église. Ce modèle a changé nettement, tant du côté des humains en évolution que du côté de la doctrine. Le renouveau biblique, catéchétique et liturgique a remis au centre de la foi l'essentiel du mystère chrétien. Nous sommes donc en face de catholiques surcatéchisés, « *eucharistiés* », mais souvent non évangélisés. Il s'agit d'inventer de nouvelles formes d'incarnation de la Parole qui pourront ressusciter cette dormance endémique.

Et touchons maintenant la question brûlante qui est débattue avec tant d'acuité à l'heure actuelle : la catéchèse scolaire. Il y a 36 ans, j'écrivais : « *L'école doit-elle être confessionnelle ou non? Nous n'entrerons pas ici au cœur de la question, mais nous soulignerons que les règlements, les structures, les interdictions ne sont sans doute pas ce qui conditionne l'éveil et l'éducation de la foi dans le milieu scolaire. C'est bien plutôt la mentalité et le climat qui témoignent d'un esprit chrétien².* »

La catéchèse ne dépend pas strictement de l'école ni des structures scolaires, mais elle est d'abord et avant tout la responsabilité de la communauté des croyants, qui doit prendre en charge l'éducation de la foi de ses propres membres. La foi prend racine et s'éduque dans et par la communauté chrétienne.

Dès 1969, le sociologue Raymond Lemieux posait déjà le vrai problème : « *La communauté chrétienne, en autant qu'elle existera, aura de plus en plus besoin d'hommes et de femmes bien structurés intellectuellement, vivant de la foi de la communauté, pour transmettre cette foi à ses enfants (élevés dans un milieu scolaire qui, confessionnel ou non, leur posera de plus en plus de questions) et aussi aux adultes qui auront de plus en plus besoin d'une éducation permanente dans leur foi³.* »

Depuis 40 ans, hélas, l'euphorie du Concile est tombée peu à peu et l'attente de nombreux laïcs s'est transformée en amertume et en découragement devant l'immobilisme et même le retour en

1. LEPAGE, Laurette, *Les communautés, sectes ou fermentés?*, Fleurus/Novalis, p. 121.

2. *Op. cit.*, p. 124.

3. LEMIEUX, Raymond « L'enseignement religieux en mutation », revue *Maintenant*, Montréal, avril 1969, p. 111.

arrière. Où en sommes-nous en 2007? À une rencontre récente à l'Université Laval, j'entendais M. André Mignault dire : « *L'Église a perdu l'Évangile.* » Son discours institutionnel n'est pas attentif aux besoins de la communauté chrétienne. Il cherche avant tout à ne pas faire de vagues avec Rome, l'Empire. Tout le contraire d'une parole prononcée dans la liberté de l'Évangile. Pas étonnant que la pratique religieuse soit en chute libre, que les jeunes s'éclatent en d'autres temples et que les chrétiens frileux se crispent sur le passé et rêvent d'une Église qui resserre les boulons. Pourtant, l'Esprit souffle encore sur notre monde. C'est peut-être nous qui oublions de hisser nos voiles à son grand vent du large, ou qui ne savons pas ouvrir les yeux sur les braises qui s'éveillent sous la cendre.

« *Il y a peu de sociétés qui soient passées aussi tranquillement et aussi rapidement de l'état de "société chrétienne", pour ne pas dire "cléricale", à celui de "société laïque"*⁴. » La sécularisation est établie pour y rester, en dépit des accommodements raisonnables qu'on est en train de débattre, mais elle est loin de signifier l'abandon de la foi. Ce grand virage veut-il dire que Dieu n'habite pas le profane, le séculier? Les cœurs de tous les humains, même sécularisés, même athées... ne sont-ils pas dans la main du Père? On souhaite parfois voir s'écrouler la culture séculière et profane : apparaîtrait donc alors le règne de Dieu? Mais on ne régresse pas dans le passé. Les siècles de chrétienté ne sont pas à renier, mais l'histoire et le royaume de Dieu ne marchent pas à reculons. Dieu n'est pas bloqué dans les années 1930 où nous avons grandi. Il continue de marcher avec nous aujourd'hui, dans ce monde de 2007, tel qu'il est.

Si les églises se vident, si les prêtres sont rares et s'il n'y a plus de relève, est-ce vraiment la foi qui s'évanouit? Ce qui est en crise dans l'Église, c'est finalement la capacité de faire retentir l'Évangile, mais reste la question centrale : quel Dieu présente-t-on? Il y a des manières d'en parler qui ne passent plus dans notre culture moderne. Cela ne veut pas dire qu'il faille rejeter le passé, mais aujourd'hui, le champ est différent. La semence, elle, reste toujours aussi bonne, mais il faudrait réapprendre à semer!

Non, tout n'est pas perdu! Le feu brûle encore sous la cendre. Les églises sont peut-être vides, mais les sous-sols et les petits lieux de rassemblement, tout comme des catacombes, débordent de chrétiens qui partagent leur foi autour de la Parole et qui prient et qui s'engagent auprès des plus petits. Toutes ces forces vives, je les découvre au ras du sol, au hasard des rencontres, et souvent, dans les marges de l'Église officielle... Je pense à la Fraternité de l'Épi, à Foi et Partage, aux Missionnaires de la rue, aux groupes des Amis de Maurice Zundel (AMZ), au Foyer de Charité, aux Heures bénédictines, qui sont pour moi des lieux de ressourcement. Ces personnes ont une qualité de prière et de charité qui m'est un enseignement et un défi. Elles partagent leur foi dans la simplicité, portent attention aux plus démunis et, pratiquantes ou non, travaillent côte à côte, dans une amitié à saveur d'Évangile. Mais cela n'est pas spectaculaire, un peu comme le ferment dans la pâte. Il y a aussi la merveille de l'Internet qui rassemble les gens dans une communion qui ne connaît pas de frontières. Que ce soit pour Noël ou pour Pâques, il y a des milliers de personnes, du Japon à l'Afrique, du Chili au Canada, de l'Inde à la Californie, et jusqu'en Chine, qui ont les yeux tournés dans la même direction : celle du mystère de Jésus.

Si nous regardions notre monde avec un regard positif, par tous les hublots possibles – les jeunes, les familles, les femmes, les pauvres, les malades, les prisonniers – nous découvririons mille signes d'espérance, indiquant que le royaume de Dieu est en chantier et que notre monde est loin d'être perdu!

Je termine ici, cher Mgr Ouellet, en pensant que vous faites vôtre cette pensée de saint Augustin, en dépit de la bourrasque dont vous faites l'objet : « *Quand je suis effrayé par ce que je suis pour vous, je suis consolé par ce que je suis avec vous. Pour vous, je suis l'évêque; avec vous, je suis un chrétien. Le premier est une fonction, le second est une grâce; le premier, un danger; le second est la salut.* » ■

Pour aller plus loin ou pour satisfaire votre curiosité

[Lire]

Du dépannage à la justice sociale Un parti pris pour les exclus de Gérard Laverdure

Depuis toujours, les paroisses se préoccupent d'aider les pauvres de multiples façons : la Saint-Vincent-de-Paul, le comptoir familial, les repas communautaires, la caisse de dépannage... L'auteur propose d'aller plus loin. À la suite d'une enquête sur le terrain, il montre les limites de la charité institutionnalisée. Retournant aux modèles bibliques de Moïse et de Jésus, il invite les communautés chrétiennes à prendre résolument parti pour les exclus : avec eux et pour eux, bâtir une société plus fraternelle et plus juste.

C'est une manière d'aller toucher les racines des injustices sociales – voir, juger (analyser), agir. On ne peut toujours *patcher* les problèmes. En cette période de guignolée très médiatisée, posons-nous des questions. Comment peut-il y avoir tant de pauvres dans un pays si riche? Comment les banques et les pétrolières et les pharmaceutiques et les... peuvent-elles faire des profits par milliards pour leurs actionnaires alors qu'on peut retrouver 50 000 itinérants au Québec et que des travailleurs au salaire minimum ridicule n'arrivent pas à vivre convenablement? Au profit de qui sont les règles du jeu? Ouvrons les yeux et faisons-nous aller l'intelligence! *Fides*, 1995, 124 p. ■

[Lire]

Le discours homilétique de Mgr Oscar A. Romero d'Yves Carrier

La richesse du discours homilétique de Mgr Romero provient de son enracinement dans la réalité. En gardant les deux pieds sur terre, il expose le pôle positif du règne voulu par Dieu, en alternance avec le pôle négatif de l'anti-Règne constitué par l'absurdité du péché, de la misère et de la violence des escadrons de la mort. Oscar Romero ne se contente pas de parler de Dieu au peuple, il l'entretient sur ses problèmes quotidiens et sur ce qui rend sa vie pénible. Faisant cela, il l'inclut dans son « cercle communicationnel », il le touche en lui démontrant que le sort du monde n'est pas indifférent à Dieu ni à son Église.

De plus, il invite les fidèles non seulement à prier mais à participer au changement. Ses homélies ne parlent pas de l'idéal évangélique sous une forme désincarnée; au contraire, elles révèlent l'urgente nécessité de se mettre à la construction de ce règne de justice. Le salut-libération n'y est pas présenté comme une option parmi tant d'autres, mais comme l'unique option valable à la survie de l'humanité. *L'Harmattan*, 2003, 324 p. ■

Pour nous faire part des activités de votre région ou pour nous signaler des ressources pertinentes, écrivez-nous à :
info@sentiersdefoi.org

[Participer]

25 décembre Événement spécial... à suivre!

Une drôle de fête s'annonce pour la veille du 25 décembre. Dans plusieurs églises, on peut voir une mise en scène étonnante, représentant soit une petite étable soit une grotte. L'habitat est tout ouvert au vent et on y trouve un couple d'humains près d'une mangeoire pour animaux entouré d'un bœuf et d'un âne étendus sur la paille. Comme s'ils attendaient quelqu'un, un bébé... Pauvre p'tit! Espérons qu'il ne fait pas trop froid dans leur pays. À l'extérieur, des bergers et leurs moutons s'avancent avec précaution. Ça ne sera pas un gros party... avec si peu à manger. Mais quand on a faim dans le cœur, on cherche partout...

Quand je vois les itinérants sur la rue Sainte-Catherine, à Montréal, ou ailleurs, ceux qui sont seuls dans leur chambre louée, et combien d'autres que l'on méprise, ils me font penser à ce couple qui n'a pas l'air d'avoir de place dans la société. Pas d'argent, pas de respect et pas de place confortable. Peut-être cette mise en scène a-t-elle rapport avec notre société d'aujourd'hui et vient-elle questionner nos priorités? À suivre.
Avec humour, G. L. ■

ERRATUM

Dans la rubrique Ressources du dernier numéro de *Sdf.info*, il aurait fallu lire ce titre :
Comment je suis redevenu chrétien
de Jean-Claude Guillebaud

Prochaine parution du journal : 16 janvier 2008

SDF.info est une publication de Sentiers de foi, OSBL autonome et indépendant d'inspiration chrétienne, fondé en 1984, qui a pour mission d'être un espace favorisant la connaissance, la reconnaissance et la collaboration des sentiers de foi au Québec, dans une perspective chrétienne inscrite dans le pluralisme actuel.

ISSN 1715-8370
© 2007 Sentiers de foi
Tous droits réservés